

# VINCENT DARRÉ, DÉCORATEUR INSPIRÉ

**SA DERNIÈRE ŒUVRE EST UN LIVRE FOISONNANT ET PASSIONNANT.  
DERRIÈRE L'ÉNERGIE PAPILLONNANTE DU GÉNIAL TOUCHE-À-TOUT  
SE DÉVOILE UN CRÉATEUR TALENTUEUX ET UN HISTORIEN DES STYLES.**

PAR ÉRIC JANSEN

**I**l a commencé par se faire un nom dans la mode. Les noctambules parisiens le connaissent aussi pour son goût de la fête. Les plus anciens l'ont croisé au Palace, les plus jeunes au Montana. La fantaisie est sa devise. Avec la légèreté comme politesse et une gaieté qui ne peut que séduire. La création a tou(te)fois toujours été là, du studio de Karl Lagerfeld, chez Fendi, aux costumes de scène de son amie Arielle Dombasle. Puis, Vincent Darré s'est lancé dans la décoration et la création de mobilier. C'était il y a dix ans. Aujourd'hui, il publie un livre chez Rizzoli qui est comme un manifeste. Ses intérieurs surréalistes signent un style. Plus riche qu'il n'y paraît. À l'image du magnifique showroom qu'il s'est offert après avoir vendu aux enchères ses collections.

**Qu'est-ce qui vous a décidé à vous installer rue Royale ?**

Ma galerie rue du Mont-Thabor était trop petite. Je me suis rendu compte qu'on ne voyait pas mon travail. C'est lorsque les gens venaient dîner à la maison qu'ils découvraient mes meubles en situation et étaient intéressés. J'ai alors commencé à imaginer un showroom comme un appartement. Je rêvais de la rue Royale car la maison Jansen avait été là et, aujourd'hui encore, on y trouve Christofle,

Daum, Lalique... Après trois mois de recherche, je suis tombé sur cette adresse magique : un grand escalier, de beaux volumes, des boiseries classées. Comme j'aime recevoir, je me suis dit que j'allais recréer un salon parisien, où mes invités pourraient découvrir mes créations mais aussi celles d'amis artistes.

**Un peu dans l'esprit de Marie-Laure de Noailles ?**

Oui. J'ai toujours été fasciné par ces grands appartements parisiens que je découvrais dans *Connaissance des arts* et *L'Œil*. L'électisme des collections, l'audace et le chic des partis pris décoratifs. Dans ce salon, le plafond orange est un hommage à Henri Samuel. Je souhaitais aussi que cet endroit soit la vitrine du savoir-faire français. Je travaille avec de formidables artisans et les pièces sont estampillées. Je crois que c'est l'avenir, le contrepied à l'industrie, ce qui nous distingue des autres, comme la haute couture.

**Justement, vous venez de la mode. Est-ce que vous pensez que cela fait de vous un décorateur différent ?**

Peut-être dans ma manière de penser. Je vois la décoration comme une suite de collections.

J'aime l'exercice de style. Quand on me propose un projet, je l'imagine comme un film avec un scénario. Pour la décoration du Montana, ma référence était *Un Américain à Paris*, pour la maison Schiaparelli c'était *Funny Face*. Je crois aussi que les défilés Yves Saint Laurent m'ont familiarisé très tôt avec les couleurs, je n'en ai pas peur. La mode vous apprend également qu'une petite touche de mauvais goût peut avoir du bon. Et puis, la surprise, l'humour... J'ai collaboré six ans avec Karl Lagerfeld et je n'ai jamais connu quelqu'un d'autant drôle dans le travail. Et c'est lui qui m'a appris à me débarrasser des choses. Sans cela, je n'aurais jamais fait ma vente aux enchères, j'étais très attaché à mes objets, mais pour se renouveler, il faut savoir faire table rase.

**Est-ce que Karl Lagerfeld vous a influencé en matière de décoration ?**

J'ai compris avec lui que changer de décor fait du bien. Je me souviens de la première fois où j'ai pénétré dans l'hôtel particulier de la rue de l'Université, la suite de salons, le décor du XVIII<sup>e</sup> siècle, le côté Pompadour, et puis tout à coup une pièce faite par Andrée Putman avec une table ronde, un lustre en forme de coupole or, et des livres entassés. J'ai connu ensuite la maison de Biarritz, où il





Dans le **salon de la rue Royale**, les meubles de Vincent Darré voisinent avec des tables basses de Taher Chemirik, deux cabinets de Kim Moltzer, un tapis Jansen et un lustre d'Alexandre Logé. Sur la cheminée, sculptures en verre de Simone Crestani et céramique de Bela Silva.

© ERIC JANSEN

avait choisi un décor épuré, avec des meubles de Christian Liaigre et des écrans plasma partout. Il y a eu aussi la Vigie, l'appartement de Rome en Biedermeier...

#### **Vous allez aux Puces ensemble ?**

Jamais, même s'il m'appelait «ma petite puce» ! Mais Karl ne chine pas, je pense même que ça le dégoûte un peu, tous ces objets sales et cassés. Il aime les grands antiquaires, les belles provenances, aller chiner un objet rare au milieu de laideurs, ce n'est pas son truc.

#### **Contrairement à vous...**

J'ai toujours aimé ça. J'ai commencé à aller aux Puces quand j'étais enfant, j'accompagnais ma mère qui y achetait des vêtements. Je me souviens de mon premier objet, acquis à 8 ans : une marionnette du XVIII<sup>e</sup> siècle, une beauté. J'ai ensuite eu un coup de cœur pour une miniature de cabinet chinois, comme un meuble de poupée diabolique. Plus tard, à 13 ans, je me suis mis à chiner des robes anciennes, j'aimais me déguiser pour des spectacles que je jouais devant ma mère avec la fille d'une de ses copines.

#### **À quel moment commencez-vous à vous intéresser aux meubles ?**

Quand je m'installe dans l'atelier de l'avenue Frochot. On est alors en pleine époque *shabby chic* : je chine des vieilleries, des fauteuils rocaille, des colonnes en bois doré, le tout très usé ! Lorsque je suis arrivé rue de Bellechasse, j'ai laissé les meubles comme les avaient posés les déménageurs, puis je les ai recouverts de draps blancs, on se serait cru dans un film de Visconti. Plus tard, j'ai acheté des meubles Knoll, des tapisseries de Lurçat et de Picart

Le Doux et j'ai opté pour des couleurs fortes, rouge, bleu, vert, orange, dans un esprit David Hicks.

#### **Allez-vous aussi à Drouot ?**

J'ai un rapport difficile avec Drouot... Aux Puces, j'ai le temps de réfléchir et de baisser les prix, alors qu'en salle des ventes, je suis surexcité comme un joueur, et à chaque fois que j'achète des objets, c'est trop cher ! Pierre Le-Tan m'a dit que je devais écrire sur le catalogue un prix maximum et m'y tenir.

**Ce goût de l'objet vous distingue de la plupart des autres décorateurs qui n'ont pas dans leur vocabulaire les mots charme, poésie, féerie. Le côté Madeleine**

**Castaing... Vous en avez conscience ?**

J'admire ceux qui font des intérieurs très épurés, j'en suis aussi capable comme pour le showroom d'Elie Top, mais c'est vrai que j'aime l'évocation. J'adorais la boutique de Madeleine Castaing et la villa Santo Sospir est l'une de mes maisons préférées, comme le château de Groussay, la Californie de Picasso, L'Ange volant de Gio Ponti ou la villa Malaparte.

**Quand on feuillete votre livre, on replonge dans l'histoire des styles du XX<sup>e</sup> siècle. Votre travail est plein de clins d'œil et de références. Comment l'expliquez-vous ?**

Peut-être parce que j'ai eu la chance d'arriver à un moment où l'on faisait des rencontres passionnantes. Au Palace, j'ai croisé Pierre Le-Tan, Gérard et Élisabeth Garouste, Philippe Starck ou Andrée Putman, des gens qui m'inspiraient. J'allais dîner chaque dimanche soir chez Gogo, la fille d'Elsa Schiaparelli, qui était une sorte de Bette Davis vivant dans un appartement dément avenue Foch. J'ai aussi passé des heures chez François Baudot, dans sa bibliothèque bourrée de livres d'art et j'ai une très bonne mémoire visuelle.

**Pourquoi choisissez-vous, alors, la mode plutôt que la décoration ?**

À cause du Palace ! J'avais commencé à Penninghen une préparation à l'école des arts décoratifs, je voulais faire des décors et des costumes pour le théâtre et l'opéra, mais le soir toutes mes copines me demandaient de leur faire des robes... C'est pour cela que je suis entré au studio Berçot.

**Votre modèle à l'époque est Jean Cocteau. On découvre dans votre livre des photos de vous où la ressemblance est troublante.**

Quand j'ai fait mon premier stage chez Yves Saint Laurent, j'étais habillé avec une marinière, un pantalon large tenu par une ficelle



**Autour du lit « Cyclope », canapé « Chimère », tableau d'Yves Oppenheim, lustre de Marc Bankowsky, fauteuil réalisé avec la manufacture d'Aubusson Robert-Four, tapis « Labyrinthe ».**

© ERIC JANSEN

et des espadrilles. Je me prenais totalement pour Cocteau. Maintenant je l'ai un peu digéré, heureusement.

**Mais, comme lui, vous avez cette image de touche-à-tout. Cela vous agace ?**

Peut-être que parfois les gens ont du mal à me suivre, mais j'assume cette étiquette. L'époque a changé. Aujourd'hui, les artistes sont pluridisciplinaires. Quant à Cocteau, tous les cinéastes de la Nouvelle Vague et même Orson Welles disaient que ses films étaient géniaux.

**On lui reprochait aussi d'être mondain...**

Comme moi, mais cela ne me dérange pas, j'adore rencontrer des gens. Le mondain n'est

pas forcément superficiel. Je suis très profond et angoissé, et je compte énormément sur l'amitié. Comme je fais rire, on me croit léger. J'ai été élevé comme ça. Je ne me prends pas au sérieux, mais je prends mon travail très au sérieux. ■

#### **À LIRE**

Vincent Darré, *Intérieurs surréalistes*, éditions Rizzoli.